

CHÈRE NUIT

GRIS-BLEU —

inspiré de DEHORS DEVANT LA PORTE de Wolfgang Borchert



CLÉMENT DELPÉRIÉ
THOMAS DELPÉRIÉ

Nous vivons avec tout ce
que nous pouvons.
Et avec tout ce que nous
sommes.

Et nous les sceptiques, nous
les dupés, les piétinés, les
désespérés et abandonnés,
nous les désillusionnés de
Dieu et du bien et de
l'amour, nous avec notre
connaissance amère : nous,
nous attendons chaque nuit
le soleil.

Nous attendons, après
chaque mensonge, à
nouveau la vérité.

Nous croyons en chaque
nouveau serment dans la
nuit, nous les nocturnes.

Nous croyons au mois
de mars, nous croyons
en lui au beau milieu du
mois de novembre.

Nous croyons en notre
corps, en cette
machine, en son être-
encore-demain, en son
fonctionner-encore-
demain. Nous croyons
au soleil torride et
brûlant dans la tempête
de neige.

En la vie nous croyons,
nous : au beau milieu de
la mort.

Wolfgang Borchert —

« Moi, je suis un bâtard... Nous sommes tous des bâtards... ! »

Léo Ferré - « Il n'y a plus rien... » —



Dehors devant la porte de Wolfgang Borchert —

Quand j'ai lu le texte « *qu'aucun théâtre ne veut jouer et qu'aucun public ne veut voir* » et que mes yeux ont parcouru le moment où Beckmann assène son Colonel pour lui rendre la responsabilité, mes larmes ont coulé et je n'ai eu que le désir de le crier sur une scène ou dans la rue ou le « murmurer à l'oreille d'un ivrogne ou d'un mourant » pour paraphraser *Emil Cioran*.

De cette *Trümmerliteratur*, de cette littérature des ruines ou littérature de l'heure zéro, il y avait là une nécessité sensible, un

présent face public, un vomissement littéraire qui me semblait vital.

Je n'avais pas le désir de monter la pièce en réunissant les acteurs nécessaires, mais bien de faire chair, moi-même, avec les mots et l'absurde voyage que fait cet épouvantail malade. J'ai donc adapté l'entièreté de l'oeuvre en me focalisant sur ce que Beckmann perçoit lui, en enlevant tous les autres personnages (s'il parle à quelqu'un et lui dit « tu » c'est à lui même ou au public) comme une longue balade autistique, l'errance d'un « considéré-fou », d'un bâtard (« *conçu hors des normes sociales...* »)

« C'est vraiment un drôle de musicien ce général, n'est-ce pas ? »

Wolfgang Borchert - « Dehors devant la porte »



Blast - Manu Larcenet

Il y a pour moi dans la musique quelque chose d'innommable parce qu'au-delà de tout. Au-delà de tout ce qu'il y a et que nous excrions, de toute l'horreur incompréhensible des choses, multiples, souvent insondables et intouchables, devant toute la sagesse dont manque ce monde. Face à l'impuissance que nous éprouvons devant elles, parce que nous ne comprenons pas ou que le courage nous échappe. Elle est une arme que l'on peut brandir avec fougue. Parce qu'elle est sobre et crue, parce qu'elle comprend des choix, des décisions, des visions de soi, du monde, qu'elle permet l'écoute et le silence. Qu'elle permet de percevoir l'Univers. Qu'elle permet qu'on se taise. Qu'elle produit les engagements, les plus urgents, les plus nécessaires, les plus vitaux. Parce qu'il n'y a que ça qui compte. Elle est l'instrument de la lutte toute entière. En cela, l'évidence de cette convocation d'amour et de sens, à deux, entre frères s'écoutant et se voyant grandir, pétris de frustrations et de contradictions, d'envies et de verves.

Pour cette nécessité d'être dans ce monde que l'on traverse.
Répondre avec des crocs et des sons, s'inscrire dans le temps et le faire résonner avec tout ce qu'il y a de possible.
Être toujours sensible et furieusement violent. Avec tout l'intime.
Et s'abandonner à cela.
Faire cette chose ensemble comme on fait un monstre,
Nous laissant nous entraîner dans les eaux les plus pures et les plus tumultueuses.
Pour mieux dire et ressentir,
Pour aller vers de grandes choses par des voies étroites.
Et se laisser tomber tout entier.
Respice finem « *Considère la fin.* »
Pour mieux comprendre.
Nous voulons vivre ce que nous sommes.
L'injecter dans la musique et les mots.

« *Moi, comme les chiens, j'éprouve le besoin de l'infini.* »

Lautréamont, *Chants de Maldoror*.

Frères.



© Clément Delpérié

C'est aussi une histoire de fratrie, de gémellité.

Et ces deux êtres masqués, ces deux frères de sang tentent de faire dialoguer les nappes sombres et profondes d'une guitare Danelectro 56-U3, aidée d'un pédalier (Boss TU-3 Chromatic Tuner, Electro Harmonix Holy Grail Reverb Nano, Boss HM-2 Heavy Metal, DOD FX20B Stereo Phasor, ISP Technologies Decimator II, Line 6 DL4, Boss PS-6 Harmonist, Ibanez DE7 Stereo Delay/Echo, Ibanez VL10 Stereo Volume Pedal) avec un nez rouge Danelectro... euh, non, en plastique..., aidé d'un mot, enfin, plusieurs (ceux de Dehors devant la porte de Wolfgang Borchert, ceux des phrases tonitruantes de Macron, ceux des listes banales qu'on s'échange quand on à rien à se dire, ceux poétiques, et ceux blablabla) et cette partition devient drôlement triste, un tantinet absurde, un peu cauchemardesque, ou juste rêvée.

Il y a deux frères qui jouent ensemble.

« Un jour, une société a tenté, par des moyens innombrables et sans cesse répétés, d'anéantir les plus vivants d'entre ses enfants.

Ces enfants ont survécu. (...) La complaisance engendre haine et ressentiment, la vérité rassemble les frères.

Nous, c'est nous et nos frères.

L'intelligence doit devenir une affaire collective.

And the rest is silence. »

TIQQUN - Anéantir le néant

« Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier. »

Henri Michaux - « Clown »

Borchert dans son prologue décrit son personnage comme ceci : « *cet homme qui revient n'a plus rien à voir avec celui qui était parti. Son allure s'apparente à ces pantins plantés dans les champs pour effrayer les oiseaux... Et au crépuscule parfois aussi les humains.* »

Et il n'y a qu'un pas entre l'épouvantail et... le clown ?

Michaux d'ajouter : « *À coup de ridicules, de déchéances, (qu'est-ce que la déchéance ?), par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes, mes semblables.* »

Beckmann de dire encore : « (...) *que je reprenne une apparence humaine ? Je dois d'abord reprendre une apparence humaine ? Mais, vous, qui êtes-vous donc ?! Des humains ?? Des êtres humains ?!* »

Et *Deleuze* et *Guattari*, encore, de conclure : « *Oedipe passe par les trois secrets, le secret du sphynx dont il perce la boîte, le secret qui pèse sur lui comme la forme infinie de sa propre culpabilité, enfin le secret à Colone qui le rend inaccessible et se confond avec la ligne pure de sa fuite et de son exil, lui qui n'a plus rien à cacher, ou, comme un vieil acteur de Nô, n'a plus qu'un masque de jeune fille pour couvrir son absence de visage. Certains peuvent parler, ne rien cacher, ne pas mentir : ils sont secrets par transparence, impénétrables comme l'eau, incompréhensibles en vérité, tandis que les autres ont un secret toujours percé, bien qu'ils l'entourent d'un mur épais ou l'élèvent à la forme infinie.* »

Le masque, le nez, se grimer, en lambeaux, sans prénoms, et mille visages, au milieu d'un près, dans le nulle part, dans une littérature en ruine, au milieu de villes-mondes, dans le désastre politique, écologique, économique, prendre une pierre, un mot, une rime, un vers et les jeter en plein dans la gueule des murs qu'on érige, ne pas attendre la catastrophe, elle est là, devant nous, enjamber les gravas, souffler sur la poussière, réveiller les morts, une bonne fois, crier, n'avoir en patrie que l'enfance, et se rendre compte que ce n'était pas des cailloux devant lesquels on est passé, il y a deux phrases, mais le corps d'un vieillard sans vie, ah oui, mince, tant pis, à qui la faute hein, on savait pas, on avait pas su, on aurait jamais cru, puis pas coupable et à qui la faute, suis pas responsable, moi.

De guerre lasse, c'est un concert, une poésie, un débit à la Kerouac, à la Ginsberg, une BOMB, un KADDISH, un solo, une errance, une partition morbide, un sombre pressentiment, une joie non mesurée, une effervescence comme un MAGNUM de pétards, une logorrhée, un concerto de RACHMANINOV, une kalach...

Il y a là deux personnes. Deux masques. Un nez rouge, et un autre là, comme un oiseau, avec une tête d'oiseau, un drôle de musicien qui joue dans les ruines les derniers sons possibles, puisqu'il n'y a plus rien...

Il n'y a plus rien de la ville qu'on connaissait, elle a été détruite, il n'y a plus que du dehors, indivisible, étendu, et puis, quelques restes, quelques objets perdus, et un clown, et c'est là qu'ils sont.

Mais si, lui, le clown, il veut croire qu'il y a bien quelque chose puisqu'ils sont là, puisqu'ils sont bien vivants là au milieu des ruines, et que quand il tape ou gratte ça fait un son et ça fait que l'autre aussi il crie et cherche encore, et se marre, et essaye de se suicider, et avance, quand même, malgré, tout, voilà.

Alors ils cheminent en se prenant les pieds dans le plat, de plein pied en pleine gueule, là, pif paf, il découvre qu'il est pas tout seul puisqu'ils sont deux, et que devant, là, il y a quelques yeux qui le regardent dans le noir.

Et il raconte son histoire, il vous la raconte, enfin, à qui veut bien entendre, toujours pareil, à qui veut prendre le temps d'entendre, à qui entend, parce que si ça se trouve il n'y a personne qui écoute, il n'y a personne qui prend le temps, si ça se trouve ?

Qu'est-ce qu'on écrit sur les murs de notre monde ? Qu'est-ce qu'on murmure sur des ruines ? Qu'est-ce qu'on fait comme blagues quand les morts sont bien plus nombreux que les vivants ? Qu'est-ce qu'on crie sur les bâtiments de notre vie ? De nos villes ? C'est quoi être responsable ? Ça veut dire quoi avoir la responsabilité ? C'est quoi la terre mère ? C'est parce que c'est plus joli qu'on l'appelle patrie ?

Qu'est-ce qu'il reste quand il n'y a plus rien ?

Il y a donc ce matériau-texte, cette adaptation libre (je regarde Borchert dans les yeux du ciel et il approuve...apparemment...), cette langue (traduite en français) née de bombes, de fracas, de pertitions, d'innocence éclatée, bousillée, défoncée, qui malgré moi résonne, là, sans parallèle hasardeux, juste parce que poétique et poétiquement pleine ; il y a le désir de travailler le clown, riche de ce que j'ai appris au CNAC, des possibles ouverts avec ce masque, des étendus que ça créer ; il y a la nécessité de travailler avec Thomas Delpérié, mon frère, parce que la musique qu'il compose arrive à l'intérieur de mes artères comme nulle pareille, semblant sortir des

mêmes flux que mes cris ; et de ces trois points est né cet objet, ce projet, cette chère nuit gris-bleu (titre d'une nouvelle de Borchert), parce que la nuit apporte son lot de merveilleuses catastrophes, parce qu'elle semble hésité entre un gris dénué d'espoir et un bleu doux comme les aubes, et qu'elle est chère puisqu'elle donne chair et que c'est bien là notre seule certitude : être un corps, magique, puisqu'unique.

Des références sensibles auxquelles cet univers me pousse, il y a dans un coin de ma tête les deux textes de Léo Ferré : « Il n'y a plus rien... » et « La violence et l'ennui ». Peut-être sont-ils là, sortant des décombres, comme la voix d'un absent, comme des consignes qu'il faudrait peut-être suivre... Il y a aussi les images du père dans Blast de Manu Larcenet, qu'il représente avec un masque d'oiseau, une sorte de long bec, mi-vivant, mi-créature déjà morte, déjà passée, fantomatique, énigmatique... Le musicien en sera sans doute paré, comme l'ombre de celui qui parle, une figure mythique, oiseleur, divinité...

Et si l'un est masqué, l'autre doit-il l'être aussi nécessairement ? Se voient-ils ? Se parlent-ils ? Qui sont-ils l'un pour l'autre ? Est-ce le même ?

Le plateau ? Une ruine ? Des débris ? Mille éclats d'obus ? Un bric-à-brac symphonique ? Des milliers d'os ? Des dizaines d'instruments qui jonchent là ? Parce que c'est quoi la musique après une bombe qui explose ? Ça sonne comment ? Et le murmure comment il se crie ? Et l'enfance, elle est où ?

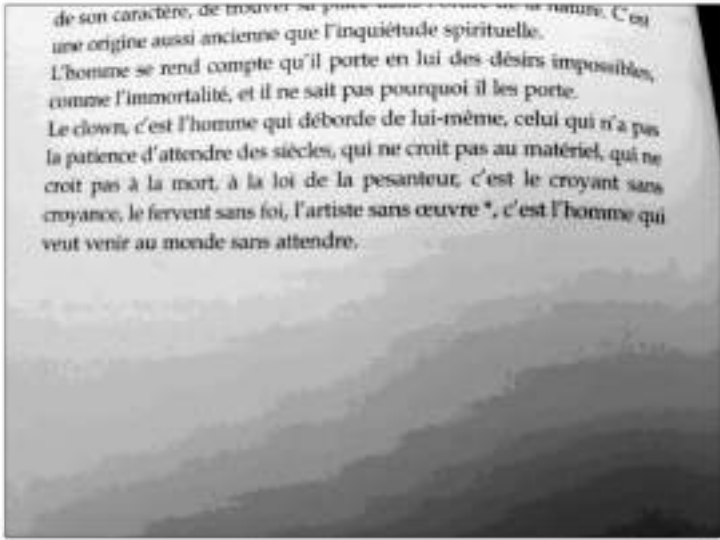
Et le silence ?

« Se regarder soi pour regarder le monde. »

Jean-Luc Lagarce - « Du luxe et de l'impuissance »



de son caractère, de trouver sa place dans la nature. C'est une origine aussi ancienne que l'inquiétude spirituelle. L'homme se rend compte qu'il porte en lui des désirs impossibles, comme l'immortalité, et il ne sait pas pourquoi il les porte. Le clown, c'est l'homme qui déborde de lui-même, celui qui n'a pas la patience d'attendre des siècles, qui ne croit pas au matériel, qui ne croit pas à la mort, à la loi de la pesanteur, c'est le croyant sans croyance, le fervent sans foi, l'artiste sans œuvre*, c'est l'homme qui veut venir au monde sans attendre.



Le gogol ? [horrie ?]
 rue INVOLONTAIRE
 C'EST UN IMAGINAIRE DURABLE

il peut être tout ça ça ce
 ça le mine aussi
 LE TRAUMATISME

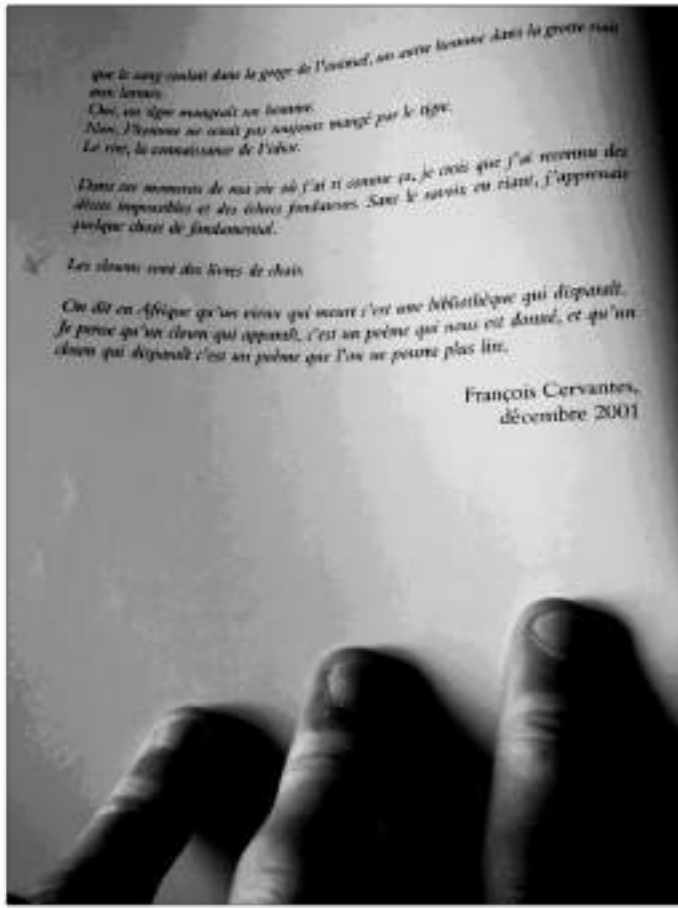
Sens-tu le gris-bleu de la nuit enfleuse,
 croissante rosée d'étoiles qui change en mandales
 les filles les plus corrompues de Marseille, quand
 il se mêle à leurs paupières, à leurs lèvres et aux
 boucles de leur cheveux ?
 Sens-tu le gris-bleu nébuleux, flux vagoureux
 qui nous voile le passé et diminue le futur,
 sens-tu cela, toi d'Altona et toi de Bombay ?
 Sens-tu la nuit et ne s'enfuit-elle pas ? Elle te
 s'enfuit-elle pas ?

que le sang coule dans le gorge de l'aveugle, un autre homme dans la gorge aussi
 mes lèvres
 Oui, un être masculin un homme
 Non, l'homme ne croit pas toujours manger par le type.
 Le vin, la connaissance de l'ivresse.
 Dans ses moments de nos oreilles s'il est si osseux ça, je crois que s'il revient des
 dans les moments de nos oreilles s'il est si osseux ça, je crois que s'il revient des
 dans les moments de nos oreilles s'il est si osseux ça, je crois que s'il revient des
 dans les moments de nos oreilles s'il est si osseux ça, je crois que s'il revient des
 dans les moments de nos oreilles s'il est si osseux ça, je crois que s'il revient des

Les clowns ont des lèvres de chair

Ce dit en Afrique qu'un clown qui meurt c'est une bibliothèque qui disparaît.
 Je pense qu'un clown qui apparaît, c'est un poème qui nous est donné, et qu'un
 clown qui disparaît c'est un poème que l'on ne pourra plus lire.

François Cervantes,
 décembre 2001



point -
 naissance -
 masque

ÉCRISSE / VOIX /
 PLISSANCE / LES AN
 DU CORPS TOUT SE
 T'ES QUI - ?
 DI IMAGIN



« (...)
Mais je les vois sourire,
chanter, jouer avec rien,
inventeurs d'un avenir surgi
de la plus grande pauvreté.
Des enfants, Niki Giannari
écrit que « têtus, (ils) se
donnent émus à la vie ».
Ce sont eux surtout
qui « réapparaissent /
comme l'accomplissement
d'une prophétie presque
oubliée ».
Ce sont donc eux, les
principaux « contrevenants »,
les « indisciplinés » par
excellence, qui savent
traverser l'histoire.
On dirait que, plus ils sont
petits, plus ils sont tenaces.
Ils savent, souvent mieux
que leurs parents, faire le
mur, c'est-à-dire passer par-
dessus les murs qu'on
oppose à leur désir
d'avancer dans la vie. »

Georges Didi-Huberman -
« Passer quoi qu'il en coûte »

© Marie Charbonnier

L'enfance me fascine.

Quand je regarde mes dix dernières années de travail, il y a toujours une inclination à l'enfance. Je la cherche, ma tête m'y ramène sans cesse, ces questions là me touchent.

Quand on regarde une seconde vers le monde dans lequel on s'engouffre, l'intelligence nous sauvera.

Pas celle qui divise en notes, diplômes, compétences ; mais celle qui donne l'élan de réfléchir, contester, lutter, mettre en doute, critiquer. Qu'est ce que vont faire les enfants qui naissent ? Arriveront-ils à sortir la tête des montagnes de plastique ?

Arriveront-ils à ne pas étouffer, comme les dauphins avalant les pailles qu'on déversent ?

L'insolence me fascine.

Quand je regarde mes dix dernières années de travail, il y a toujours une inclination à l'insolence. Et elle va de pair avec l'enfance.

L'enfance est insolente.

Elle fait fi des convenances, et combat les règles injustes.

Elle se battra toujours pour avoir le cri le plus haut.

Elle se battra pour rigoler encore et toujours face au sérieux planétaire.

Et elle deviendra sérieuse quand il s'agira de faire face.

Face à elle-même.

Face aux puissances.

Face à la vie qu'elle méritera de brûler.

Et le clown semble être cet enfant insolent.

« Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges... »

Arthur Rimbaud - « Une saison en enfer »

Nous l'avons donc joué 8 fois.

Quatre fois à Paris au feu Théâtre de la Loge, rue de Charonne, et puis quatre fois au festival d'Aurillac sous un chapiteau de midi d'un plein mois d'été.

C'était donc mes huit premières fois avec ce drôle de personnage, qui semble moi sans l'être véritablement, comme quelqu'un que l'on trimballe à côté de soi, une sorte de valise qu'on peut déballer quand le réel est trop fort ou trop absurde. Après trois stages avec Cédric Paga, Ludor Citrik, voilà que je rentrais dans l'arène, avec un frère, à proposer du clown sur une scène de théâtre.

Il y en a peu aujourd'hui...

Mais lentement, insidieusement, j'ai l'impression (ou la sensation) que ça revient, que les clowns n'ont jamais cessé d'exister et seront encore là, longtemps.

Je remercie le monde de les avoir fait naître.

Ils ressemblent à Benjy, le personnage de Faulkner dans *Le Bruit et la Fureur* : « *rien n'existe pour lui que des sensations animales. Il s'en est constitué un monde où il circule sans jamais se sentir entravé par les notions d'espace et de temps. Ce n'est pas par logique qu'il passe d'une idée à une autre, mais au hasard de ses sensations qui, à moins qu'elles ne soient directes (la brûlure qu'il se fait à la main, par exemple), s'enchaînent par associations d'idées surgies d'un mot, d'un geste, d'un bruit, d'un parfum.* »

À l'heure du tout donné, tout réfléchi, tout-inscrit-sur-l'iPhone, laisser place à l'indécision, l'improvisation, le risque, je trouve le défi exquis. J'avais écrit ce dossier avant de réellement jouer ; fort de ces huit fois, je trace ce texte.

C'est un apprentissage constant et je ne peux envisager ce projet que comme un processus. Selon comment est le public, selon comment moi je suis, alors le clown sera plus noir, ou plus enlevé, où ne saura pas faire rire, ou voudra trop faire le pitre et ne plus raconter son histoire. Il est comme un animal qui sent les moindres traces de sueurs ou de fatigue, les moindres doute de son créateur, les moindres son de l'étrange musicien, les moindres failles de l'écriture, le moindre ego du comédien... « *Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !* » dit Rimbaud.

Nous l'avons donc joué 8 fois.

Et les 8 fois étaient 8 mondes différents.

Il y avait une tragédie un jour, un drame une fois, une tragi-comédie pour la troisième et puis une à côté, une absente, une lumineuse, l'autre noire comme l'enfer, et puis une merveilleuse, l'autre inoubliable, et puis toutes fabuleusement riches du point de vue du travail d'acteur. « *Où va-t-on ? au combat ? Je suis faible ! les autres avancent. Les outils, les armes... le temps !* » dit-il encore.

Et c'est cela. Il me faut encore l'éprouver au contact des yeux qui regardent parce que c'est là que se passe le plus clair du travail. Dans la confrontation avec les gens, dans la confession ou dans la complicité qui s'y installe. C'est un combat. Chez moi et chez lui, chez Thomas et chez eux, chez vous. Un combat pour voir qui va perdre, qui va sombrer, qui va se magnifier. Et cet être faible devant vous, il trafique la relation pour tenter qu'ensemble on trouve l'apaisement ou la révolte, ou les deux. Et le temps de la représentation, c'est ce temps là qui donne les armes et les outils à mon jeu, à notre jeu, à notre histoire et c'est là la beauté de notre projet.

« *On ne part pas. - Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté, dès l'âge de raison -qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne.* »

Je veux des tonnes de cassages de gueule, des baffes de rires, et des essais de cet art magnifique qui me passionne et m'emporte, encore et encore.

« *Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère.* »

C'est eux qui le disent.

« Votre clown est magnifique, drôle et déchirant. »

Marie Plantin.

« Spécial saluts.
Chère nuit gris-bleu
Wolfgang Borchert / Clément Delpérié
Collectif Zavtra
Théâtre La Loge / Paris —
8 juin 2018 —
Un clown de guerre, mais surtout un superbe dialogue entre un jeune chien-pirate fou et les démons qui lui traversent la tête.
Il est ici accompagné par Thomas Delpérié qui a composé une partition diabolique en unisson avec les mots de W. Borchert.
C'est très beau, avec un engagement et une maîtrise dans un jeu très personnel dans le travail de clown de guerre et de révolte !
Ce travail participe à rendre ce texte difficile et exigeant d'une grande limpidité.
Avec le temps, ça ira... très loin. »

José Alfarroba.

Quelqu'un est venu à la huitième et m'a dit « Tiens » en me tendant une plume de corbeau, « c'est ça ton spectacle. »
« C'est noir et... quand tu tournes la plume il y a des reflets intenses de lumière. »

« Ce masque magnifique que tu as trouvé est à toi seul.
Revendique sans colère ton droit d'être au monde et chuchote malgré la misère du monde la beauté de vivre. »

Elsa Ritter.

Clément DELPÉRIÉ



Né en 1990 à Tulle en Corrèze, il étudie la musique classique au conservatoire et poursuit alors 8 années de flûte traversière, il suit ensuite deux années d'art dramatique au conservatoire de Bordeaux et en parallèle deux années de philosophie à la faculté Michel de Montaigne.

Il intègre en 2010 l'Académie, École Supérieure Professionnelle de Théâtre du Limousin dirigé par Anton Kouznetsov.

Il est membre du collectif Lost in Traditions et de la Compagnie des Nuages Noirs, implantés en Corrèze et du collectif Zavtra, collectif des élèves sortant de L'Académie.

En tant que comédien il travaille sous la direction de Anton Kouznetsov, Véra Ermakova, Zara Antonyan, Stéphanie Loïk, Jean-Claude Fall, Thomas Quillardet, Paul Golub, le Collectif Le Grand Cerf Bleu, Jean-Baptiste Tur, Nicolas Bigard, Julien Mabilia Bissila, Delavallet Bidiefono, Mathieu Vladimir Alliard, ...

Il a suivi, par ailleurs, une formation de clown au Centre National des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne avec Cédric Paga, Paola Rizza, Adèll Nodé Langlois et Gilles Defacque.

Thomas DELPÉRIÉ



Né en 1987 à Tulle en Corrèze, il étudie la musique classique au conservatoire et poursuit alors dix années de guitare classique. Après son départ du conservatoire et en parallèle à d'autres instruments, il commence la guitare électrique en autodidacte et jouera par la suite dans différentes formations de musiques contemporaines en tant que guitariste, batteur ou encore bassiste. Celles-ci le mèneront à entreprendre plusieurs tournées européennes et internationales à travers toute l'Europe ainsi que le Royaume-Uni, la Scandinavie, la Russie ou encore le Japon.

« Il était une fois un pauvre enfant », une création collective inspirée de « Woyzeck » de Georg Büchner et dirigée par Jean-Baptiste Tur (2015) puis « Notre petite ville » d'après Thornton Wilder, une création collective dirigée par Simon Mauclair (2016) sont ses deux premières expériences en tant que compositeur principal et musicien live pour le théâtre. En parallèle de travaux récents (2017) de compositeur de musique de film et créateur sonore (« Dentro de la luz » de Frédéric Bernard, « Hédi & Sarah » de Yohan Manca), il poursuit son parcours musical au théâtre en solo sur différents projets en cours de création.

Chère nuit gris-bleu

inspiré de Dehors devant le porte de Wolfgang

Borchert

Regards complices :

Martina Raccanelli (Née à Carpi (Modène, Italie) en 1979, diplômée en master de Lettres à l'Université Alma Mater Studiorum de Bologne, elle débute son parcours théâtral en 2000 au sein de la compagnie Nautai Teatro, Cie de théâtre jeune public, en temps que comédienne et violoniste. Parallèlement à son engagement professionnel en tant que comédienne, elle dirige des ateliers en direction des enfants et des adolescents.

En 2007 elle crée et joue Lalla Papillae accueilli en résidence par la Societas Raffaello Sanzio à Cesena avec la compagnie "Un'ottima Lettera". Entre 2005 et 2010 elle participe en tant que comédienne aux productions théâtrales du Festival de La Luzège : Illiades, Les Trois Mousquetaires, Dracula. En 2009 elle réalise sa première mise en scène In Articulo Mortis, en 2012 elle fonde la Cie Les Nuages Noirs et réalise depuis 2012 : Lune Noire / La luna è tramontata de J. Steinbeck, La Reine des Neiges, Moby Dick ou le Songe Chaviré d'après H. Melville en 2013, Bunker d'après « Sa Majesté des Mouches » de William Golding, Barbe Bleue de Perrault et Lemuel, spectacles dans lesquels elle joue également.)

Jean-Baptiste Tur (s'est formé au conservatoire d'art dramatique de Béziers puis dans celui du 6^e arrondissement de Paris, avant d'entrer à l'Académie - École Supérieure Professionnelle de Théâtre du Limousin dirigée par Anton Kouznetsov, dont il sort en 2013. Comédien, il travaille sous la direction de Jean Claude Fall, Stéphanie Loik, Anton Kouznetsov, Pierre Pradinas, Paul Golub, Ferdinand Barbet, Yohan Manca, Julien Mabilia Bissila, Delavallée Bidiefono, Thomas Quillardet, Hovnathan Avedekian et Jessica Dalle.

Il est aussi metteur en scène de plusieurs spectacles : La Courtine 1917 - Une saison Rouge (2013-2014), Il était une fois un pauvre enfant inspiré de Woyzeck de G. Büchner (2015-2016) . Il est un des trois membre fondateur du Collectif Le grand cerf bleu, avec lequel il co-signe Non c'est pas ça ! inspiré de La mouette d'Anton Tchekhov (2015-2016, Lauréat Impatience 2016 - Prix du public) et Jusqu'ici tout va bien (2018).

Cédric Paga (alias Ludor Citrik) (Le clown Ludor Citrik est né avec le nouveau millénaire.

Il oeuvre 4 pièces : Je ne suis pas un numéro (2003), deux sadicomédies : Mon pire cauchemar, un quatuor sanglant (2007) puis La nudité du ragoût, un duo avec Isabelle Wery (2008), et le premier opus d'une enquête sur l'archéologie du devenir : Qui sommes-je ? (2012), un duo avec Côme Delain. Actuellement en recherche sur la perception de l'ouïe, Cédric Paga alias Ludor Citrik et Camille Perrin, Le Pollu, travaillent sur un nouveau projet, Ouïe. Ludor Citrik multiplie les expériences performatives ayant trait au débordement de la vitalité et à la puissance énergétique de la jubilation, avec comme mot de désordre : extension du domaine du ludisme).

Calendrier

4 au 14 septembre — Stage Adèl Nodé Langlois - « S'écrire clown et rire de ses cris » (Paris) 16 au 26 octobre —
Résidence à La Bigourie - Chamboulive
8 au 18 janvier 2018 — Résidence à Plestin-les-Grèves - P'tit Cirk
22 au 31 janvier 2018 — Stage Cédric Paga (Ludor Citrik) - Bordeaux
5 au 15 mars 2018 — Résidence d'écriture - Paris
23 avril au 2 mai 2018 — Résidence Château de Monthelon
27 et 28 mai — Présentation/Jeu - Les Déchargeurs (Paris) - Festival *Court mais pas vite !*
5, 6, 7 et 8 juin 2018 — Jeu - La Loge (Paris)
23, 24, 25 et 26 août 2018 — Jeu - Festival International de Théâtre de rue d'Aurillac
9 février 2022 - Jeu - Le Paradis (Périgueux)
11 et 12 février - Jeu - Théâtre de la Passerelle (Limoges)
13 février - Jeu - Le Conseil Général (Tulle)
15 février - Jeu - La Distillerie (Terrasson)
18 Février - Jeu - Comme une fleur sur la soupe (Bellac)
24 et 25 septembre - Jeu - Les Déchargeurs (Paris)

CONTACTS :

Clément Delpérié

06 89 36 62 09

clement.delperie@orange.fr

Collectif ZAVTRA

collectifzavtra@gmail.com

N° Siret 801 176 827 00013

Licence d'entrepreneur du spectacle : 2-1074034

Licence de diffuseur de spectacle : 3-1074035



Chère nuit gris-bleu

Fiche technique

Durée : 50/55 minutes.

Guitare et amplificateur en fond de scène.

Pour un système de sonorisation en quadriphonie et une table de mixage*

Voies	Instruments	DI/Micros/Câbles/Rallonges/ Multiprises/Miscellaneous
1	Une guitare Danelectro 56-U3	
2	Un amplificateur Mesa Boogie Studio .22	Une rallonge et une multiprise*
3	Un pédalier (<i>Boss TU-3 Chromatic Tuner, Electro Harmonix Holy Grail Reverb Nano, Boss HM-2 Heavy Metal, DOD FX20B Stereo Phasor, ISP Technologies Decimator II, Line 6 DL4, Boss PS-6 Harmonist, Ibanez DE7 Stereo Delay/Echo, Ibanez VL10 Stereo Volume Pedal</i>)	Une rallonge, une DI, deux XLR (<i>vers la table de mixage</i>) et deux longs jacks*
4	Un micro voix Shure SM58	Un pied de micro*
5	Un iPod	Un câble mini-jack/RCA* (<i>vers la table de mixage</i>)

*Matériel demandé